

XYZ. La revue de la nouvelle

Isabelle Isa

Guy Cloutier



Numéro 18, mai-été 1989

La vérité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3397ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cloutier, G. (1989). Isabelle Isa. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (18), 44–51.

à Guy Stuart

Tu disais la mer, Isa. Pour la première fois, tu disais, Isa, aujourd'hui j'irai à la mer...

Depuis l'orage de la nuit dernière, il n'avait pas vraiment cessé de pleuvoir si bien que l'on venait à peine de rétablir la ligne téléphonique. Tu avais convenu avec Isa de le laisser sonner deux fois et de raccrocher aussitôt, tu me rappelles, ça évite de squatter le téléphone du café et de monter des comptes longs comme le bras, et bien que tu ne te possédais plus en attendant qu'Isa retourne ton appel, tu te contenterais pourtant de lui susurrer les banalités d'usage, te reprochant une énième fois petite tête d'avoir oublié au village les deux caisses de matériel et de devoir ainsi retarder d'une journée l'installation de la vitrine, mais qu'importe après tout, la saison s'annonçait catastrophique, 35 % inférieure à celle de l'an dernier qui était déjà en dessous de tout, je sais que l'on répète la même sérénade à chaque année, mais cette fois-ci c'est la bonne, tu peux me croire, enfin la pire, si tu comprends ce que je veux dire, les bonnes années sont bel et bien terminées, quand on faisait nos dix briques, nos trente bâtons, nos quarante millions, une année en trois mois, ça valait la peine de renouveler les modèles et de raffiner les formes, mais on a tué le marché, Isa, avec leurs histoires à la con, qu'est-ce que j'en ai à foutre, moi, de la politique, ça ne vaut même plus la peine de se forcer à l'ouvrage, ne traversent plus que les sacs à dos et les mangeurs de tomates.

Sur la route du front de mer, tu écoutais Chopin et tu avais faim d'évoquer la sauce au poivre vert que tu préparais à la manière de Georges Sand et dont tu napperais ton entrecôte au dîner, et la mer était là qui t'appelait mais toi, tu t'apprêtais à bifurquer au carrefour et à prendre la direction de la montagne et tu pensais qu'il suffirait d'une bien petite seconde, le ravin, la voiture à 100 à l'heure, la voiture à 60, qu'importe! la voiture au pas s'il le fallait, la Citroën mue par la poussée de son seul poids, un quart de seconde et hop! le tour serait joué, le vide, le poing au cœur et ton cri étranglé pendant que tu te brouillerais définitivement avec la vie.

Tu n'avais pas eu besoin de préciser à Isa que c'était un de ces soirs où tu rêvais d'en finir une fois pour toutes, si tu t'écoutais tu prendrais le fusil à pompe, la Kalachnikov, le missile Exocet et tu descendrais sur le port, à Calvi, où tu tirerais sur tout ce qui bouge, tout ce monde de merde, de la vraie pourriture, Isabelle, qui ne mérite pas mieux! tous des bien-pensants qui théorisent leurs peurs, pas même foutus d'être paresseux pour la peine, ce n'est pas d'échapper à leur vie de con qui les préoccupe, ils sont trop timorés pour être de vrais paresseux, non, je sais ce que je dis, on vit dans un monde de planqués, d'ailleurs Isabelle n'avait pas eu besoin d'explication pour comprendre qu'il revivait ce soir-là ses fureurs d'adolescent, il y a des années mais le temps passe si vite que l'on croirait que c'était hier, quand tu fuyais les rues achalandées, leur préférant les rues excentriques et les ruelles, même si cela t'imposait un détour considérable dont au demeurant tu payais le prix fort puisque tu devrais te priver de dessert au déjeuner, toi qui ne disposais que d'une petite heure avant de reprendre les cours où tu t'ennuyais à t'en fendre l'âme, surtout pendant les leçons de grec alors que le père Dionne s'échinait à broser les fresques d'une Grèce idyllique, berceau de l'art et de la civilisation, qui n'avait rien à voir avec la Grèce austère des montagnes pelées où la lumière griffait toute forme de vie et dont tu allais quelques années plus tard découvrir un relief affadi sur les plages de Piana, au-dessus d'Ajaccio, où tu allais ramasser des galets pour en faire des bagues à touristes.

Pour toi, il incarnerait l'exemple type de ces hommes qui s'étaient trompés de siècle et qui brandissaient le reliquaire d'une culture classique comme une soutane défraîchie: c'était sa manière de faire grève, de déclarer forfait, de se mettre hors d'usage, la charge était trop lourde, et le contrat impossible à tenir pour qui craignait la truculente vérité des corps, mais pour l'heure l'angoisse de ton maître te passait bien loin du nez, tu étais tout à ton ressentiment d'avoir par sa faute été privé du gâteau au chocolat que ta mère préparait si bien, tout juste assez cuit pour que la pâte acquière souplesse et moelleux tout en conservant l'onctuosité de la crème fraîche et du chocolat fondu, une recette que tu tenteras d'améliorer des années plus tard en imbibant le biscuit d'une rasade de rhum et en intégrant des zestes d'orange finement élimés au glaçage également de chocolat crémé.

Tu marchais alors rapidement, le regard fixé au sol, avec déjà cette démarche faussement préoccupée que tu affecterais plus tard en remontant les rues chaudes, l'air de celui trop affairé pour se rendre

compte où il met les pieds, l'air de celui qui s'est retrouvé là par inadvertance, piégé par son ignorance, trop maladroit pour rebrousser chemin et qui, avec la témérité des grands timides, se résigne à foncer dans le tas, tête baissée, mais aucune d'entre elles ne devait être dupe de ton manège, vous étiez des dizaines comme toi à essayer de dissimuler le plaisir trouble que vous ressentiez à humer ce que pudiquement tu nommais «le parfum du péché», en vous efforçant d'éviter le regard des filles offertes sous les porches, tu montes mon chéri? Ne marche pas si vite! mais tout en ne perdant rien du spectacle, rien des poses provocantes, des mots susurrés et des sourires affriolants, rien des marchandages, deux cents francs le petit dodo, cinq cents pour un dodo prolongé, quant au reste... mais pour entendre le reste il vous eût fallu ralentir le pas d'une manière trop ostensible pour continuer à donner le change, mais cela ne vous empêchait pas de glaner ici et là quelques mots dont la précision vous faisait rosir d'un plaisir canaille tandis que vous imaginiez le pire.

Mais le pire était terriblement banal, le scénario proposé tenait tout entier dans le costume, celui de l'institutrice-anglaise-tailleur-sévère-et-lunettes-à-écaille, celui de l'amazone-à-cuissardes-et-aux-ferrures-rutilantes, ou celui de la bourgeoise déchue, il ne faut pas effaroucher le client en s'éloignant des terrains battus, il doit avoir le sentiment de se retrouver avec sa voisine de palier, sa collègue de bureau, sa belle-sœur ou la caissière du supermarché, tu veux un petit supplément? 100 francs et je me déshabille, toutes s'appliquaient au travail avec une ardeur d'ouvrière car il fallait bien respecter les cadences.

Les rares fois où il n'avait pu résister au désir de «passer à l'acte», suis-moi mon beau, c'est au dernier étage, à la longue, ça se fait sentir dans les jambes, tu ne veux pas un petit supplément? qu'est-ce que tu veux faire en vingt minutes? pour 400 francs je double la mise, et le néophyte pris au piège n'ose pas refuser et tend les billets sans se douter qu'il ne se passera rien parce que tout a déjà été accompli au moment où, la gorge et le ventre noués, il est revenu sur ses pas jusqu'à la hauteur de la fille, même les mots les plus crus, elle n'allait pas les préférer pour leur sens, mais elle les manipulait comme les leviers d'une machine ronronnante, l'étonnant ne résidant pas dans le scénario, invariable, ni dans la qualité de la prestation, mais dans le romantisme naïf émanant des affiches contre les murs et dans l'odeur d'encaustique qui régnait dans la chambre, minuscule mais propre, il s'était plu à imaginer les filles, le matin, foulard sur la tête, en train de brosser le parquet et d'épousseter

les bibelots, un univers de blquette, de véritables midinettes de province qui devaient lire *Jour de France* le matin entre le café au lait et les tartines beurrées, il avait été déçu, les prestations s'étaient le plus souvent déroulées dans des conditions acceptables, bien sûr on ne doit pas s'attendre à des éclairs éblouissants quand on ne dispose que d'une cent watts, mais... comment dire? le contexte général, le climat, l'aisance dans les gestes, la souplesse du corps, le tutoiement presque gentil, jusqu'aux bas et au soutien-gorge mis à sécher sur le rebord du bain, non! même la vénalité de cette transaction inégale, de l'argent contre ce qui ne s'achète pas vraiment, mais que savais-tu donc de la tendresse et de l'amour pour parler avec une telle assurance? tout cela lui avait trop rappelé l'ambiance familière d'une vie de quartier dans laquelle il ne semblait y avoir jamais de place pour des hommes comme lui.

Tu espérais autre chose, te retrouver ailleurs, dans un endroit inédit, un *no man's land* qui aurait pu donner plus de chair aux scénarii que tu inventerais quand tu dériverais inéluctablement en direction de ces rues troubles, un après-midi libre, une soirée à tuer, dans toutes les villes où te porteraient tes pas, tu finirais toujours par t'y retrouver à un moment ou à un autre, sans du reste l'avoir véritablement souhaité, mais après tout était-ce vraiment nécessaire? à preuve! et voilà que tu découvrais infailliblement un monde en complète conformité avec celui dans lequel tu trouvais si difficilement à t'inscrire.

Tu longeais alors les murs entre la brique et les poubelles, sans laisser d'ombre derrière toi, tu n'aurais pas su expliquer, c'était autre chose qu'une fuite, tu n'essayais pas d'échapper aux poursuites de Serge Baron ou d'Alain Lizotte dont les coups n'atteignaient jamais que ton orgueil. Le collègue tout entier était témoin de ta couardise, tu aurais pu faire front au lieu de détalier comme un lapin, avec ta carrure tu les assoyais d'un seul coup, non! à la vérité, ce n'était pas la peur qui te rendait lâche, c'était plutôt une sorte de gêne dont tu n'arriverais jamais à te départir, tu n'aurais pas su comment réagir après coup ni comment supporter les félicitations d'usage et la sourde réprobation de certains parmi tes condisciples ni, surtout, comment répondre à l'inévitable convocation au bureau du sous-préfet de discipline, finalement il était moins compromettant d'assumer le rôle du fuyard.

Depuis, tu n'avais jamais cessé d'éprouver une véritable terreur à la seule perspective de devoir te mêler à un groupe, préférant même subir les pires affronts plutôt que d'aller revendiquer ta place parmi tes pairs.

D'autant plus que tu craignais peut-être davantage les éloges que les critiques, toute louange exige d'être vengée un jour ou l'autre, Isabelle, tu comprends, on ne doit jamais dire du bien de quelqu'un si on ne veut pas un jour être dans l'obligation de devoir en dire du mal, il n'y a jamais rien d'innocent, l'un comme l'autre, l'éloge comme le reproche, sont des façons de se dérober, de ne pas répondre à son appel et *d'esquiver l'implacable confrontation dont chacun porte en soi le germe*. De fait, sans en avoir vraiment pleine conscience, tu t'appliquais déjà à développer la vertu de l'indifférence, la douceur comme la violence, le sarcasme comme les confidences, rien ne t'atteignait jamais vraiment, tu interprétais tout geste dans ta direction comme une tentative sournoise de prendre avantage sur toi et d'exercer une perfide domination en tirant parti de ta maladresse. C'était ta manière de dire non: présenter le visage le plus nu possible, vide de toute expression, l'important ne consistant pas à offrir au regard de l'autre un visage fourbe ou authentique, séduisant ou repoussant, transparent comme un secret intime ou opaque comme une écriture, mais de lui opposer le visage le plus intensément nu, le plus profondément banal qui soit.

En fait, tu n'avais jamais cessé d'être l'enfant terrorisé par la nuit. C'était plus rassurant d'affronter ces monstres que tu inventais au moindre bruissement dans l'obscurité que de faire face au silence. Ô ce silence! oui, je suis là, ne crains rien, dors mon petit, je te tiens la main non, non, je reste là, promis! Allez maintenant ferme tes yeux! quand la vie ressemble au néant et que le vide ne dit pas la disparition de la vie mais qu'elle peut bien continuer sans nous, c'est la densité du vide qui fait peur, quand tu te sens encerclé par cette vie sans visage ni contour, même quand il n'y a rien il y a quelque chose et c'est ça, l'intolérable, Isa, savoir que ça continue sans nous, et qu'au fond elle n'a rien à foutre de nous.

Avec le temps tu avais cherché refuge dans la lecture, dévorant sans discernement tout ce qui te tombait sous la main avec une voracité dont heureusement tu n'étais pas dupe: c'était ta manière de faire l'impasse autour de toi sans étouffer complètement, ta façon de décliner toute responsabilité dans cette histoire à la con dans laquelle tu n'entendais pas être partie prenante, en attendant que surgisse l'inattendu, car, à force de baliser sans répit le chemin monotone qui conduisait de toi à toi et de t'enliser chaque jour davantage dans le degré zéro de l'existence, la seule concession ayant été d'ouvrir, à la suggestion impérieuse d'Isa, la boutique d'artisanat à Calvi, ça ne t'empêchera pas de lire et pense à la

petite qui s'en vient, mon salaire ne suffira plus, pourquoi pas après tout? la Corse valait toujours mieux que de retourner te morfondre dans un ministère à Québec! en deux mois tu fais ton année, le climat est bon, ce qui n'est pas à dédaigner, tu l'avoueras, et puis les Corses ne sont pas trop regardants sur les papiers, tu avais fini par te croire l' élu d'un destin exemplaire dont au demeurant tu ignorais tout. Mais viendrait le jour où l'aventure frapperait à ta porte et mettrait fin à ton existence quasi végétative. En attendant, tu souhaitais t'abstraire complètement de la vie commune, réservant tes énergies pour cet événement qui surgirait comme un coup, sans crier gare, et bouleverserait toute ton existence.

Au début, porté par l'enthousiasme de tes lectures, tu te figurais que cela prendrait la forme d'une œuvre littéraire qui émanerait de ton esprit dans un éblouissement fracassant. Il te suffirait alors de prendre le crayon et de transcrire fidèlement l'illumination, et c'est ainsi que tu t'abîmerais pendant des jours à noircir de pleins cahiers de ton écriture brouillonne, frappant humblement à la porte du grand œuvre, sans toutefois résister à la tentation, combien allais-tu le regretter! d'imposer à une Isa qui t'écoutait, stoïque, de longues séances d'une lecture monocorde que ponctuaient parfois les élans d'un lyrisme suranné. Alors, avec une piteuse fébrilité, tu t'empressais de déchirer en menus morceaux l'indigeste produit de ta muse, en t'assurant de ne laisser aucun rébus lisible, déçu autant que blessé de t'être laissé ainsi duper par ta propre impatience. On ne meurt pas de dégoût, fût-ce du dégoût de soi, on souffre, c'est tout, et on continue de vivre.

Et la vie continuait sans que les jours dans leurs plis ne recèlent aucune surprise; tout sollicitait autour de toi ta vigilance, les visages et les humeurs, dans l'espoir d'y reconnaître un signe avant-coureur, même dans les rues chaudes où tu n'hésitais plus à prolonger tes incursions, tu ne répugnais plus à scruter le visage des filles, interrogeant sans pudeur les sourires et les tressaillements, et dans ce monde inhabitable dans lequel tu t'enlissais avec une délectation quasi religieuse, chaque détail revêtait une importance capitale, chaque incident prenait la valeur d'une divulgation, ce serait trop bête après tout ce temps de laisser tomber au dernier moment, il faut persévérer, Isa, tu t'imagines, s'il fallait que l'on rate le coche à cause d'un moment d'inattention! mais il n'y avait jamais que des indices qui épaississaient le mystère et te laissaient perplexe. Rien n'était à la mesure de ton attente.

Ainsi la vie se consume-t-elle dans une lente expectative jusqu'à ce jour où le téléphone reste muet, désespérément muet, et tu subis alors

l'oppression d'un silence si dense qu'aucune aube ne saurait le dissiper, aucune voix ne viendrait plus te réconforter ni une main apaisante se poser sur ton front, la mer disais-tu, Isa, nous irons y retremper nos corps et tu pensais à l'eau rougie dans la salle de bains à Muro et à la vie qui s'écoulait par secousses depuis ses poignets tailladés, tu la voyais, Isa, emmurée dans sa souffrance, elle te regardait mais ne te voyait plus, aveuglée par l'angoisse qui la rongait, et pour la première fois tu te surprénais à éprouver de l'inquiétude pour quelqu'un d'autre que toi.

Tu ne souffrais pas avec elle, c'était autre chose de plus intime et de plus bouleversant, tu souffrais d'elle, toi qui avais toujours souhaité vivre à l'écart des émotions communes et te réserver pour ce moment de grâce qui te verrait enfin acquérir ta mesure d'homme, voilà que, mort d'inquiétude, tu scrutais son visage à la recherche d'un signe imperceptible par lequel elle t'eût fait partager les affres du combat singulier qui l'opposait à la vie. Non, ce visage blafard et exsangue n'était pas celui d'Isa! Il y en avait un autre en dessous, une Isa infiniment plus belle, mais d'une beauté que ni l'âge ni la douleur n'auraient su altérer, et c'est sur ce visage d'Isa que tu te recueillais, comme si par l'effleurement de ton regard tu avais souhaité lui communiquer l'infinie tendresse que tu éprouvais soudainement pour celle qui avait vécu presque anonyme dans ton ombre pendant toutes ces années.

Isabelle! Isa!

Mais ses lèvres restaient closes, et son silence te révélait avec une éloquence éblouissante ce que tu n'avais cessé d'appeler de tout ton être et qui allait peut-être inexorablement t'échapper.

Trop tard!

L'aventure avait été là, présence infaillible à tes côtés, tu l'avais côtoyée chaque jour, tu l'avais bousculée, mais surtout tu l'avais superbement ignorée jusqu'à lui rendre intolérable l'idée même de vivre. Et voilà que tu comprenais combien ta vie avait été vaine et tes espoirs prétentieux et dérisoires.

Trop tard!

Tu avais rêvé d'aventures et de combats, et maintenant tu n'étais plus qu'un homme à qui il ne devait rien arriver, un homme qui passerait à côté de ta vie comme on rate un rendez-vous. Isabelle! Isa! Tu te recueillais sur son visage et son regard décoloré ne reflétait plus que la vacuité de ta propre existence.

Isabelle! Isa!

Son visage résumait à lui seul tout ce que le monde pouvait t'offrir d'intéressant, cette femme, Isabelle, Isa, elle gisait à demi morte, et tu découvrais aujourd'hui avec effroi que tu aurais pu simplement l'aimer au lieu de la sacrifier sur l'autel de tes chimères et d'en faire la sentinelle d'un illusoire destin.

Isabelle! Isa!

Tu la regardais comme on pleure une femme aimée et tu prenais subitement conscience qu'à défaut de l'aimer d'un amour fabuleux il te faudrait te résigner à ne plus jamais en être aimé.

Elle ouvrit les yeux et son regard s'arrêta longuement sur le tien dans une muette interrogation.

Isabelle! Isa! Aujourd'hui j'irai à la mer et quand je reviendrai, si tu le veux bien, nous apprendrons ensemble à nous entendre. Isabelle! Isa! nos lèvres auront le goût du sel et la mer t'accueillait comme une promesse et l'eau sur tes lèvres avait le goût des larmes, Isabelle! Isa! nous irons au bout de notre soif, et l'eau te pétrissait comme une pâte, Isabelle! Isa! il n'est pas trop tard pour oublier nos ressentiments, quand je reviendrai l'eau aura aboli la distance entre nous, Isabelle! Isa! mais tu ne voyais pas l'ourlet des vagues au large, ne voyais pas la cambrure de la marée ni son écume te rouler en direction des rochers dans un fracas assourdissant.

Le combat allait commencer.

Muro, le 2 juillet 1988

Guy Cloutier a publié plusieurs recueils de poèmes, des récits, un roman, ainsi qu'une pièce de théâtre et un essai intitulé *Entrée en matière(s)*. Critique littéraire au journal *le Soleil*, il collabore à plusieurs revues littéraires françaises, notamment *le Magazine littéraire*. Diplômé de l'université Laval où il a obtenu un doctorat ès lettres, il enseigne la littérature au cégep de Lévis-Lauzon.

Le problème de la vérité demeure pour moi un mystère. Une fois que nous admettons qu'elle n'existe pas, on ne cesse de la rencontrer. On ne peut jamais produire autre chose qu'un semblant.

Marc Chabot